

que projettent des passions vives, écoulée toute entière dans une paresse révante, remplie de demi-teintes, et de clairs-obscur, a passé elle-même comme un long *Nocturne*, sans que l'éclair d'aucun orage, ou le coup de vent d'aucune bourrasque ait jamais troublé le calme d'une nature au repos. Né en Angleterre, il la quitta jeune encore pour suivre par attachement son maître *Clementi*, d'abord en Allemagne, où il ne passa qu'un ou deux ans, puis en Russie, où il se fixa. A Petersbourg et à Moskou ses leçons furent recherchées et estimées à toute leur valeur; pendant de longues années on se disputa son temps si avidement, qu'il lui arrivait de devoir écouter dans son lit, dès son réveil, des élèves jouant dans une chambre voisine. Déjà dans un âge avancé, attiré peut-être par quelque mirage de sa pensée, il a voulu visiter l'Italie. Il traversa Paris, où malgré son affaissement, il donna plusieurs concerts, et se rendit à Naples. Mais ce ciel trop éclatant, et ce

climat ne lui ont point convenu. — Il tomba malade, et repartit pour la Russie, où il reçut cette bienveillance empressée, dont il fut toujours l'objet dans cette seconde patrie, qui l'adopta si véritablement, que sa célébrité y devint presque nationale; et là il termina sa vie. Elève favori de *Clementi*, il apprit de ce grand maître les secrets de la plus belle exécution que possédât cette époque, et s'en servit pour un genre de poésie, dans lequel il restera un incomparable modèle de grâce inconsciente d'elle-même, de mélancolique naïveté, de finesse et d'abandon en même temps. Il est un de ces types d'école primitive, qu'on ne rencontre qu'à certaines périodes de l'art, alors, que commençant à connaître ses ressources, il ne les a pas encore épuisées, au point de se hasarder à étendre son domaine, pour se déployer plus librement, dût-il se briser plus d'une fois les ailes, en essayant de rompre ses entraves.

Franz Liszt.

Vorrede.

Die Veröffentlichung der sechs ersten *Nocturne* von Field, die hier zum ersten Male in einer Gesamtausgabe erscheinen, entspricht nach unserem Dafürhalten dem Wunsche aller Derjenigen, welche dem eindringlichen Reize dieser innigen Dichtungen zugänglich sind. Bis jetzt musste man sie aus verschiedenen Editionen zusammensuchen, es waren Blätter, die der Verfasser harmlos auf seinem Pfade umherstreute, indem er nicht weniger Sorglosigkeit bei ihrer Veröffentlichung als bei ihrem Vortrage an den Tag legte; eine Sorglosigkeit, die seinem Talente so viel Grazie verlieh, und die seine Bewunderer so sehr beklagen lässt, dass sie seine sämtlichen Werke nur so schwer zusammenfinden können, wahre Meisterwerke in der Gattung, die sich vorzugsweise an die Empfindung wendet. Es ist sehr zu bedauern, dass Rücksichten auf bestehende Eigenthumsrechte eine ganz vollständige Sammlung dieser *Nocturne*

zur Zeit noch verhindern, man hat daher wenigstens diejenigen vereinigt, die man wieder aufzulegen berechtigt war.

Die *Field'schen Nocturne* blieben neu neben so vielem, was längst veraltet ist, dreissig Jahre sind seit ihrem ersten Erscheinen verstrichen, und noch weht uns aus ihnen eine balsamische Frische, ein duftender Wohlgeruch entgegen. Wo fänden wir sonst noch eine solche Vollendung der unnachahmlichsten Naivetät? Niemand nach ihm vermochte sich wieder in dieser Herzenssprache auszudrücken, die uns rührt wie ein feuchter, zärtlicher Blick, die uns einwiegt, wie das sanfte, gleichmässige Schaukeln eines Kahnes, wie die Schwingungen einer Hängematte, die mit so weichlicher Gemächlichkeit vor sich gehen, dass man um ihren Rand das leise Geflüster ersterbender Küsse zu vernehmen glaubt.

Niemand erreichte diese unbestimmten Harmonieen der Aeolsharfe, diese halben Seufzer, die in die Luft